



CHROMA

DOSSIER DE PRESSE

CHROMA

Mise en scène, adaptation, scénographie et costumes

Bruno Geslin

D'après le livre « CHROMA, un livre de couleurs » de Derek Jarman

Spectacle en français et anglais surtitré – Durée 1h30

Avec

(en alternance) **Emilie Beauvais** et **Alizée Soudet**

Nicolas Fayol

Olivier Normand

Benjamin Garnier et Alexandre Le Hong

Création musique **Mont Analogue**

Création son **Teddy Degouys**

Régie son **Pablo Da Silva**

Création lumière **Laurent Bénard**

Régie lumière **Jeff Desboeufs**

Régie Vidéo **Jéronimo Roe**

Régie Plateau **Yann Ledebt**

Surtitrage **Guillaume Celly**

Production - **Dounia Jurisic**

prod@lagrandemelee.com – 06 95 17 70 00

Diffusion / Tournées - **Emmanuelle Ossena** - EPOC Productions

e.ossena@epoc-productions.net – 06 03 47 45 51

Assistanat - **Guillaume Celly**

lagrandemelee20@gmail.com – 06 09 91 29 09

Saison 20/21

Les **25 et 26 mai 2021** - Théâtre des 13 vents - CDN de Montpellier (sous réserve)

Saison 21/22

Du **26 janvier au 5 février 2022** - TNB - Rennes

Les **20 et 21 avril 2022** - Théâtre 71 - scène nationale de Malakoff

Disponible en tournée en 21-22 et 22-23

Co production Théâtre de l'Archipel Scène nationale de Perpignan /
Théâtre de Nîmes Scène conventionnée pour la danse contemporaine /
La Grande Mêlée

avec le soutien de la SPEDIDAM

du F.I.J.A.D., D.R.A.C. et Région Provence - Alpes-Côte d'Azur,

D.R.A.C. et Région Languedoc Roussillon.



PRESSE LES INROCKUPTIBLES

Persistance rétinienne

Un artiste guetté par la cécité se raconte en couleurs. Chroma de Bruno Geslin, d'après l'oeuvre de Derek Jarman, est présenté au festival écritures partagées à Caen.

“AUX PREMIÈRES LUEURS DE L'AUBE JE SUIS BLANC COMME UN LINGE, pendant que j'avale les pilules blanches qui me maintiennent en vie en luttant contre le virus qui détruit mes globules blancs. Je hais le blanc.” Tentative d'autobiographie par la couleur, *Chroma*, un livre de couleurs, dernier ouvrage du réalisateur anglais Derek Jarman, allie la grâce et l'émotion. Dans ce récit adapté et porté à la scène par Bruno Geslin, l'artiste, malade du sida et sur le point de devenir aveugle, mêle son journal d'hôpital à des souvenirs d'enfance et d'autres considérations sur l'art et la vie.

Le danseur chorégraphe Nicolas Fayol ouvre ce *“chromatic show”* par une vive tentative – car à l'impossible nul n'est tenu – de donner forme aux couleurs et d'inventer une danse définissant en mots puis en mouvements chacune d'entre elles. Le rouge et son style Pina Bausch, le bleu et sa rondeur suave, le jaune très étiré, le vert inattrapable, le blanc comme une chevauchée wagnérienne, et le noir, un saint Sébastien désarticulé...

Souvent drôle, espiègle même, le peintre, plasticien, jardinier, scénographe et activiste, remarquablement incarné sur scène par Olivier Normand, mène son combat contre l'obscurité – et

au passage contre l'obscurantisme – en déployant sous forme de couleurs les différents chapitres d'une existence chamarrée.

De son jardin, il nous fera une visite scrupuleuse et éclairante, de la première aubépine rose à la sexy valériane. De ses émotions, il composera un paysage à l'échelle de sa vie, un jeté de graines de pavot, un champ de coquelicots. Au coeur des saisons, du spectre, l'auteur tente de donner couleur à sa guérison, à sa vie qui s'étiole. Comme sa température qui n'augmente que lorsque le médecin vient le visiter, Derek Jarman brûle les souvenirs d'une vie bien menée à l'autel de la beauté et de l'élégance. Jamais un ton plus bas qu'un autre, et c'est la réussite du spectacle de Bruno Geslin, *Chroma* est rythmé, cadencé, bouleversant, porté par une profonde et sincère nécessité. Une oeuvre en soi à l'image de l'objet qu'elle célèbre, fulgurante, innovante, indispensable.

Tout et tous dans *Chroma* confinent à l'excellence, le geste de mise en scène évidemment, les interprétations d'émilie Beauvais, Nicolas Fayol et Olivier Normand, les musiciens Benjamin Garnier et Alexandre Le Hong, la sublime lumière de Laurent Bénard. Empruntons alors à Jarman l'une de ses phrases évoquant une lumière de février qui l'avait sidéré pour dire notre propre ébahissement : *“Impossible de décrire ce que nous avons vu, autant vouloir décrire le visage de Dieu”*. **Hervé Pons. Le 25 janvier 2019.**



MOUVEMENT.NET

Rébellion en couleurs

Le metteur en scène Bruno Geslin déchaîne la passion pour la couleur qui anima le cinéaste et poète Derek Jarman jusque sur son lit de mort.

Écrivain, cinéaste, Derek Jarman entretenait un rapport d'une densité exceptionnelle avec la couleur. La pièce *Chroma* donne à l'éprouver. Elle redouble d'intensité dramaturgique, du fait que cet artiste, atteint du sida, fut peu à peu gagné par la cécité. À cette dégradation, il réagit par un surcroît d'investissement poétique de ce qui fait chanter l'univers par sa palette chromatique.

Quand Derek Jarman écrit, quand il convoque ses souvenirs, ou déroule des descriptions, sinon commente son état en lien avec celui du monde, c'est en couleurs que cela se traduit. Un principe chromatique s'extrait, précipité comme force agissante en tant que tel. Il y aurait un régime des images, pour plan de consistance de la pièce *Chroma*. Et son rhizome se tisserait d'acteurs et facteurs couleurs, affranchis et fluctuant, en plan d'immanence.

Une fois restituée sur le plateau scénique de *Chroma*, cette intuition philosophique se traduit par la mise en tension mentale d'une configuration double : d'une part, les deux dimensions de surfaces de projection d'images, qui cernent l'action. D'autre part, les trois dimensions de l'ère d'évolution des performeurs, en forme de cage circulaire, souple et toute ajourée. Trois acteurs, trice et danseurs y portent une constellation d'éclats de textes de Derek Jarman, s'activant en tourbillon, sans solution de continuité.

Un ordre trop lisse des images serait ainsi soumis à fracturation et brisures. Par là déversée, une vie plus forte, tumultueuse et surtout chromatique, vient à se manifester dans l'entrechoc de ses fragments. Multitude de fonds, diversité de plans et arrière-plans, fluctuations, branchements et lignes de fuite font éprouver cette lecture conduite par le metteur en scène Bruno Geslin, comme d'une

richesse inépuisable, savamment orchestrée, dans un jeu de résonances et d'échos qui n'en finirait jamais.

Au demeurant, le seul défaut de ce projet pourrait résider dans la surabondance de son matériau-texte, du moins dans l'hésitation du recours mêlé à la langue anglaise originale ici, ou le français là, mais encore un sur-titrage parfois envahissant. Cet inconvénient ne suffit pas, loin s'en faut, à contrarier les puissances, peu à peu enivrantes, de l'entrée en divagation au cœur des intensités sensuelles, autant qu'intellectuelles, que diffuse le propos rebelle de Jarman.

Celui-ci vit une époque où la culture gay underground s'embrace de jubilation au contact de corps iconiques ; mais désormais en péril physique quotidien d'extinction sous les assauts de l'épidémie du sida. C'est cette puissance désirante que l'auteur continue de déployer, toute en couleurs, contre le blanc clinique et mortifère de l'univers institutionnel des soins, le blanc des pilules, le blanc de la pâleur morbide, et de ses globules défaits. Cet artiste hait le blanc.

Il décrit amoureusement les saisons de son jardin domestique. Il agite les noirs relents de nuits d'errance sexuelle. Il s'embrace de rouges colères politiques. L'un des boys (Nicolas Fayol), détournant le blanc hygiénique de ses sous-vêtements, invente une danse dont les motifs émanent des couleurs de l'arc-en-ciel, bonne à plonger dans un bain flashy de discothèque. Son partenaire – et magnifique chanteur (Olivier Normand) – se drape dans les ors et pourpres maléfiques du cabaret.

Tous roulés, dansant, dans un monde onirique, de projections électrisées à l'écran. Et transportés par une musique pop anglaise qui eut ses tonalités sulfureuses (par le duo Mont Analogie). Sur un rythme parfois essoré, le réglage du montage, visuel, sonore et scénique de *Chroma* relève du grand art, jusque dans sa capacité à opérer la fracture dans les profondeurs d'un mouvement global. **Gérard Mayen. Le 11 avril 2016.**



LA MARSEILLAISE

Visions de nuit lavées au bleu du rêve

Avec *Chroma*, inspiré par l'artiste anglais des années 70 Derek Jarman, Bruno Geslin signe une ode profonde à la vie et aux rêves.

La récente édition 2016 des écrans britanniques avait largement évoqué Derek Jarman à travers quelques uns de ses films (*Jubilee*, *The tempest* d'après Shakespeare et *The Angelic Conversation*). Artiste atypique, talentueux touche à tout, ce "visionnaire" a surtout sévi derrière la caméra en tant que réalisateur. Il fut aussi scénariste, directeur de la photo, écrivain, décorateur de théâtre et à la fin de sa vie gardien du jardin et du paysage. Le public retiendra le sens et la force de sa démarche imprégnée d'une riche sensibilité qui l'orientait vers l'essai, les expérimentations les plus audacieuses. Il faut ajouter l'engagement, la revendication de son homosexualité pour laquelle il a assumé sans réserve une position dite underground, formalisée par une représentation radicale et originale de la question de l'espace et une appartenance choisie aux marges. Très investi dans la lutte contre le sida, maladie dont il fut victime en mars 1994, il reste une figure majeure des courants artistiques qui ont changé à jamais le rapport à l'image.

A la fin des années 80, l'artiste consacrait une large partie de son temps à son jardin sur la lande de Dungeness, au sud de l'Angleterre, face à la mer, tout près d'une centrale nucléaire.

Glaneur de grands et petits chemins, l'homme transformait ce qu'il récupérait. Menhirs de

bois, morceaux de ferraille trouvés sur la lande, des rondes de pierre encerclaient toutes sortes de plantes aux noms enchanteurs acanthes et anémones, buglosse et santolines, mauves et bourraches. *Chroma*, comme le jardin, est né d'un rêve. Faire pousser des couleurs alors même que la vie ne s'inscrit que dans l'heure bleue.

Naissance d'arc en ciel sur le seuil des ténèbres

Grandement inspiré par tout ce qui peut faire image, Bruno Geslin ne pouvait que se laisser visuellement glisser dans ce poème théâtral et musical. Pour le créateur qu'il est, une source, une mine stimulantes : *"Le contexte qui sous-tend l'écriture de ce livre le fait inévitablement passer d'un bricolage ludique à un geste d'une extraordinaire générosité. Un homme au besoin continuel de créer et de communiquer à la lisière même des ténèbres"*.

Cette autobiographie colorée à l'approche de la cécité qui est bouleversante, Bruno Geslin s'en empare pour en cascade la percer de lueurs oniriques. Le lecteur peut rejoindre le spectateur dans le rappel des falaises crayeuses du Kent dans la passion et la sensualité rougeoyantes de certains quartiers londoniens, dans la blancheur des pages d'un journal d'hôpital. Humour "so british" compris, Bruno Geslin fait répondre les sons (musique pop des Mont Analogue via Alexander Van Pelt et membres des Coming Soon) aux couleurs, vidéos, danse et chant. Défrisant ! **M.J. Latorre**



MIDI LIBRE

Geslin Bouleversant, *Chroma*, spectacle hallucinatoire.

Impressions fortes qui marquent la rétine et l'âme, vendredi soir, au théâtre, lors de la dernière création de Bruno Geslin inspirée du livre autobiographique de Derek Jarman. Le spectateur a vécu une expérience bouleversante.

Happé par les mots chocs et poétiques de l'artiste devenu aveugle avant de mourir du sida, il ne peut rester insensible à la quête d'amour, des sens et de sens d'un homme qui aimait tant la vie et la voyait le fuir, en même

temps que palissaient les couleurs autour de lui. Son obsession ? Laisser un hymne à la vie que Bruno Geslin et ses danseurs, comédiens, musiciens et créateur lumière célèbrent avec fougue dans *Chroma*. Comme un soleil regardé en face. **Muriel Plantier.**
Le 04 avril 2016.



MIDI LIBRE

Dans "Chroma", Bruno Geslin danse la couleur

Le chorégraphe Bruno Geslin, de la compagnie La Grande Mêlée, s'est inspiré de *Chroma*, une autobiographie par la couleur de l'artiste anglais Derek Jarman, rédigée alors qu'il perdait la vue. Comment dire la vie quand la cécité et la mort rampent ? Le livre est lumineux, au bord de la douleur et de la nuit. Bruno Geslin en tire un saisissant poème théâtral et musical sur la musique pop des Mount Analogue. Loin de tout pathos, ses danseurs explorent l'énergie du mouvement, la traversée de la douleur et de la peur, les débordements spasmodiques. Ici, c'est le corps qui s'engage dans un récit ponctué de chants, de vidéos et de couleur où se mêlent souvenirs de jeunesse, recherches érudites, expériences artistiques de cinéaste et journal d'hôpital. Une pièce qui reste une célébration de vie sur le fil et des souvenirs qui, comme des mirages colorés, ne s'effaceront jamais.



MEDIAPART

Bruno Geslin et son commando célèbrent l'emprise de «*Chroma*»

À l'extrémité de sa vie abrégée par le sida, alors qu'il perd l'usage de ses yeux, le cinéaste britannique Derek Jarman écrit « *Chroma* ». Bruno Geslin et son commando d'artistes s'en saisissent pour nous offrir un portrait diffracté de l'auteur à travers son livre. Un spectacle extrême. Mais qui a vu « *Chroma* » ?

A la fin d'un spectacle, le plus souvent, les acteurs viennent saluer en rang d'oignons et, au dernier salut, sont parfois rejoints par les hommes et plus rarement les femmes en noir des coulisses, techniciens et machinistes.

Les habits noirs

Rien de tel avec *Chroma*, un spectacle de Bruno Geslin et de sa compagnie La Grande Mêlée. Ceux (Emilie Beauvais, Nicolas Fayol, Olivier Normand) qui ont évolué sur le plateau et que l'on a vu bouger, jouer, danser chanter, tourbillonner à foison, saluent. Puis ils sortent et viennent à leur tour saluer les créateurs des sons (Teddy Degouys) et des musiques (Benjamin Garnier et Alexandre Le Hong du groupe Mont Analogue) puis c'est le tour des créateurs lumière (Laurent Bénard et le régisseur Christophe Mazet) et vidéo (Quentin Vigier et le régisseur Jérónimo Roe), autant d'individus habillés de sombre que l'on entrevoyait derrière leurs machines et consoles tout au long du spectacle de chaque côté de la scène. Ils saluent à part égale. Sans hiérarchie. A l'image du spectacle compact que l'on vient de voir où tout fait bloc de façon très impressionnante. Un spectacle en osmosé avec le texte hors-normes de *Chroma* et de son incandescent auteur, le Britannique Derek Jarman, que le spectacle met en scène avec son double, ses ombres et ses vertiges.

Les têtes de chapitre du livre (traduit en français par Jean-Baptiste Mellet en 2003 aux éditions de L'Éclat mais épuisé, disponible en version

numérique) en disent la matière :

« Blancs mensonges, L'ombre est la reine des couleurs, Voir rouge, La romance de la rose et le sommeil de la couleur, matière grise, main verte, couleur alchimique, le brun de la brume brame, les périls du jaune », etc. Le traducteur s'est bien amusé, en osmose avec l'auteur au pince-sans-rire ravageur.

Quand le cinéaste Derek Jarman écrit ce livre, atteint du sida, il est en train de perdre la périphérie de la vue et la notion des couleurs. N'y cherchez pas le moindre pathos, pas même un chant du cygne (Jarman laisse cela aux lecteurs), vous n'y trouverez qu'une superbe élégance. Un chant d'amour en noir et blanc, celui des mots sur la page. Jarman mourra en 1994 au cœur de ces années où le sida faisait des ravages partout.

Ours d'argent

Bruno Geslin découvre son œuvre par ses films il y a près de trente ans alors qu'il est étudiant en histoire de l'art. Particulièrement « ses films en super 8 qui tournaient autour de l'identité ». Et puis ses deux livres traduits. L'œuvre de Derek Jarman est une histoire de rage, de colère et de résistance. Comme beaucoup d'artistes, il aura passé beaucoup de temps à chercher de l'argent. Au milieu des années 80, il doit tourner *Caravaggio* en Italie. Tout est prêt, un coproducteur fait faux bon au dernier moment, tout s'arrête. Pour mieux rebondir. Dans une usine humide près de Liverpool, Jarman, en plein hiver, va reconstituer une Italie imaginaire et ensoleillée. Le film recevra un Ours d'argent au festival de Berlin. « C'est une leçon, dit Bruno Geslin. Je me sens en connivence avec ça. Cette façon de détourner les impossibilités et de créer. »

C'est ce qui lui est arrivé avec son premier spectacle autour de la personne de Pierre Molinier qu'il découvre en même temps que Jarman. Les photos de Molinier où il se met en scène avec des bas dans des poses très travaillées le fascinent, tout comme la personnalité de cet homme qui s'enferme avec sa sœur morte, s'allonge sur elle, se frotte à ses bas et écrira : « Le meilleur de moi-même est parti avec elle. »

Faire front

Geslin aime signer des portraits introspectifs et amoureux d'artistes peu ordinaires. Son spectacle sur Derek Jarman poursuit cette veine. L'auteur britannique dédie *Chroma* « à Arlequin, saltimbanque en hardes, haillons, guenilles et lambeaux, rapiécés de rouge, de bleu et de vert. Agile coquin, masqué de noir. Caméléon qui prend toutes les couleurs. Acrobate aérien, aux culbutes bondissantes, dansantes et tournantes. Enfant du chaos. » La disparition d'une amie proche de Geslin qui administrait sa compagnie et, conséquemment, sa décision de quitter Paris retardent le projet. « Cela percutait trop avec le réel, le spectacle aurait versé dans la lamentation alors qu'il n'est que célébration. » Le projet revient plus tard lorsque François Noël, le directeur du Théâtre de Nîmes lui offre de quoi répéter le spectacle. « J'étais au pied du mur. »

Geslin a l'intuition, guidé par le texte, que le portrait de Jarman doit être pluriel (ne serait-ce qu'entre deux langues, l'anglais et le français qui s'enroulent l'un à l'autre dans le spectacle), à l'image de *Chroma* qui multiplie les tonalités et où l'auteur multiplie les citations comme autant de facettes en se les appropriant ; de Wittgenstein à Kandinsky, la liste est longue. Une évidence pour Geslin : la présence de l'acteur Nicolas Fayol avec lequel il a mené plusieurs expériences dans des maisons d'arrêt. Surgira un jour Olivier Normand avec dans la poche *Chroma*, un livre que lui avait offert le chorégraphe Alain Buffard, malade. Et ainsi de suite. Aux répétitions, tout le monde est là, tout avance de front : mots, gestes, sons, lumières, vidéos. « Quand je travaille sur des longues improvisations, tout le monde est à la manœuvre. C'est vraiment une écriture de plateau, dit Geslin. Quand je dois donner des ordres à un acteur, pour moi, c'est un renoncement. Tout le travail, c'est de faire en sorte de trouver un terrain de sensibilité commune sans qu'il y ait besoin de commentaires. Il faut que la rencontre se produise pendant la répétition. » Cela vaut pour les acteurs, les danseurs, les musiciens, les éclairagistes, pour tous. « Ce rapport au temps et à la présence est souvent difficile pour des musiciens mais ceux du groupe Mont analogue (en référence au poète Daumal) sont des poètes du son. Aux pauses, ils lisent de la poésie. Ils participent à la compréhension de ce qu'on est en train de faire tous ensemble. Il faut cela pour que le plateau vibre. »

Barbe bleue

Mais comment traiter des couleurs. ? « Plus j'avais, plus je voulais un spectacle en noir et blanc. Ce qui est magnifique dans *Chroma*, c'est que la couleur vient par les mots. Je voulais que ce soit le verbe qui convoque la couleur et non l'inverse. Arriver à ce paradoxe. Les mots de Jarman devaient être au centre. On a eu du mal avec le rouge. Là il y a de la rage. Pour le bleu, il y a ce film monochrome où il utilise le texte. C'est son journal d'hôpital, on y allait en tremblant et bizarrement cela a été assez limpide, évident. » C'est au rythme haletant et maléfique du texte de Jarman que bat le cœur du spectacle. Quelques lignes de bleu pour l'exemple : « Bleu est bleu / Le bleu est plus chaud que le jaune / le bleu est froid / bleu glacé / du curaçao avec des glaçons / la terre est bleue / le manteau de la vierge / c'est le bleu azur / c'est le bleu vivant / le bleu de la divinité / films bleu / langage bleu / Barbe bleue / etc. » Juste avant, Jarman évoque Yves Klein, les bleus de travail et les jeans ; juste après, il citera Cézanne

avant de passer à Marco Polo pour la recette de l'indigo. Vertigineux et tétanisant autant que magnifique quand on pense que tout cela, à ses yeux, oui vraiment à ses yeux, est en train de disparaître. La première a eu lieu au Théâtre de l'Archipel de Perpignan il y a deux saisons, puis le spectacle est allé à Nîmes, et puis... et puis rien. Ce spectacle extrême, rare, et diablement construit, a peu, très peu tourné. La cohésion de l'équipe, son côté commando ont fait aussi qu'il peut renaître de ses braises jamais devenues cendres avec une force décuplée dès qu'une date est programmée. Il vient d'être joué deux fois au Printemps des comédiens, au Chiasma, la nouvelle salle de Castelnaud-le-Lez. *Chroma* n'est jamais venu à Paris ni dans d'autres grandes villes de France, de Suisse ou de Belgique, ni ailleurs. D'autres rares dates sont annoncées pour la saison prochaine La sortie, le couronnement et le succès de *120 battements par minute* vont-ils provoquer l'effet d'une piqûre de rappel ?

Borja Sitja, le nouveau directeur de l'Archipel à Perpignan (c'est son prédécesseur qui avait accueilli *Chroma*) a publié un commentaire sur Facebook où il s'interroge sur son métier. Après avoir évoqué les spectacles que l'on programme sans grand risque, il en vient à *Chroma* :

« Il [le spectacle de Bruno Geslin] appartient à une tout autre catégorie de spectacles, pas abondante. Ce spectacle est fait sans penser à rien, par nécessité, sans complaisance, avec les entrailles et le cœur et avec beaucoup d'honnêteté. Il sort d'un cri. Il veut arriver à un endroit très profond et caché de l'être humain, du spectateur, cet endroit que Federico Garcia Lorca appelle « los centros » (les centres), et cet endroit est dangereux, il touche du fragile, du vrai et parfois même de l'indicible. **Jean-Pierre Thibaudat. Le 02 juillet 2018.**





SCENEWEB

Présenté au Théâtre des Quartiers d'Ivry, Chroma de Bruno Geslin met en scène un trio d'artistes qui, à nu et à vif, donne corps et matière au dernier livre de Derek Jarman transposé en œuvre d'art totale.

Dans une époque marquée par l'émergence ravageuse de l'épidémie du sida, Derek Jarman, artiste britannique touche-à-tout et figure underground emblématique, est lui-même malade et condamné. Devenu quasi-aveugle, il signe à la fin de sa courte vie, un livre très personnel dans lequel il décrit son rapport au monde et aux couleurs alors que sa propre perception des choses est en train de s'étioler. L'objet, singulièrement poétique mais assez peu théâtral, trouve une transcription scénique audacieuse, protéiforme, et parfaitement juste dans le spectacle que met en scène Bruno Geslin. Totalement affranchi d'une scolaire évocation biographique, déployant les attraits d'une oeuvre se situant volontiers à la croisée du théâtre, de la danse, du cabaret, de la comédie musicale, des arts plastiques et performatifs, la grandiose et touchante proposition artistique se présente comme l'exploration étonnante d'un territoire sensible, d'un espace à la fois physique et mental où prolifèrent et se combinent les images et les sons, une plongée torride au cœur d'inspirants états émotionnels exacerbés.

Chaque tableau est comme une vision, une émotion, véhiculée tant par l'esthétisme chiadée de la scénographie que par la forte présence des interprètes, les talentueux acteurs, danseurs, musiciens que sont Émilie Beauvais, Nicolas Fayol,

Olivier Normand, Benjamin Garnier et Alexandre Le Hong.

L'univers esthétiquement foisonnant se partage entre le noir sombre comme la mort et le blanc lumineux comme la vie. Entre les deux, le plateau se colore de plusieurs tons et nuances, de projections d'images fantasmagiques ou hallucinogènes, d'explosions de rouge écarlate, celui du sang, de la révolte, de l'enfer rimbaldien, des coquelicots et des red lights de Soho, mais aussi de jaune, de vert, de bleu, soit une déclinaison alchimiste de tons délicats ou plus incendiaires qui appellent frénétiquement le corps, ivre et expansif baigné de lumière puis nimbé de crépuscule comme une ombre spectrale. Les interprètes en simple slip blanc ne sont pas sans faire écho à Good Boy, la bouleversante pièce autobiographique d'Alain Buffard, qui là aussi, met le corps face à la maladie et au délitement. Chroma se présente de la même manière comme un manifeste à voir casser les normes et transcender les genres.

L'étourdissante forme proposée touche par ses dimensions plastique et épidermique, par la beauté de ses corps, sensuels, par la liberté de son geste débridé. La pièce raconte la construction de soi, la solitude, le désir, la révolte, le déclin, la finitude. L'humour et la déraison ne sont pas absents même teintés d'une belle mélancolie. Elle se présente comme une grande fête queer et veut surtout transmettre l'énergie, la vitalité de l'art et de l'être. Elle s'offre comme la sublimation visuelle et émotionnelle de son sujet. **Christophe Candoni.**
Le 31 janvier 2020.



L'OEIL D'OLIVIER

Cinquante nuances de Jarman

Au théâtre des quartiers d'Ivry, Bruno Geslin s'empare fiévreusement de l'ultime œuvre du réalisateur britannique Derek Jarman et signe un spectacle d'art total. Musique, danse, couleur, tout explose en un magnifique feu d'artifice théâtral.

La vie reprend doucement, intensément au Théâtre des quartiers d'Ivry. Dans la tourmente depuis plusieurs mois, l'établissement, en quête d'un nouveau directeur, retrouve un semblant de sérénité. Dans le foyer style « indu », une poignée de personnes s'agitent, discutent. L'ambiance morose des mois derniers s'efface. Le cœur palpitant du Centre dramatique national se remet à battre. L'équipe est aux petits soins. Le public, chaleureusement accueilli, flâne à la librairie, s'attarde au bar. La cloche retentit. Il est temps de se diriger vers la salle.

Sur le plateau, dans une pénombre savamment étudiée, un homme mince, musculeux et une frêle jeune femme, ont déjà pris possession de l'espace. Ils s'affairent, inconscients d'être déjà sous les feux des projecteurs. Les spectateurs s'installent, finissent leurs conversations. Imperceptiblement, la lumière décline, la scène se dépeuple. Le show peut commencer. Jeux d'ombres, musique genre « clubbing », et c'est toute une époque, celle des années sida, qui se rappelle à nos bons souvenirs.

Ne portant qu'un slip blanc et des chaussettes, dévoilant un corps parfaitement sculpté, le chorégraphe Nicolas Fayol ouvre le bal. Sa mission n'est pas simple, donner aux couleurs, une identité, une forme, leur associer un mouvement. Gestes précis, enchaînements parfaitement fluides, il s'approprie les mots de Jarman, son regard sur le monde. Ainsi, le blanc ressemble étrangement à son Sebastiane. Cette introduction à l'œuvre de l'artiste britannique, malade du sida, est d'autant plus envoûtante, hypnotisante, que ce dernier est sur le point de devenir aveugle et tente une dernière fois d'évoquer

ce que représentent à ses yeux le rouge, le jaune ou le bleu. Habité, vibrant, le danseur s'empare de cette matière polychromatique, lui offre un corps, une densité, qui captive et saisit.

Construit de manière kaléidoscopique, ce portrait autobiographique de Jarman n'a rien de linéaire, de scolaire, bien au contraire. Il se nourrit de l'essence même de l'artiste, de ses visions. Poétique, l'écriture du réalisateur britannique se révèle singulière, déroutante et décalée. Avec ingéniosité, Bruno Geslin le porte à la scène. S'appuyant sur la forme protéiforme du récit, il esquisse un objet théâtral unique où tous les domaines artistiques s'entremêlent. Empruntant autant à la danse qu'au cabaret, au théâtre qu'à la performance, *Chroma* plonge au plus près du cœur trépidant, frémissant de la création.

Images puissantes, son enveloppant, le public bat du pied, se trémousse. Totalement pris dans ce spectacle hybride, il vibre à l'unisson des comédiens – tous épatants –, des musiciens, qui partie prenante de la scénographie, joue en direct. Entre vision d'un monde fantasmé, scènes de vie à l'hôpital où Jarman, décline un peu plus chaque jour, et évocation de son enfance, de son homosexualité assumée, l'univers de l'artiste s'expose et inonde l'espace. C'est beau, prenant, étourdissant, terriblement drôle.

En dépassant le cadre de la reconstitution scénique d'une vie, préférant donner corps aux idées, aux pensées de Jarman, Bruno Geslin signe une œuvre totale à la beauté troublante et sensuelle. Émilie Beauvais, Nicolas Fayol et Olivier Normand sont tout simplement ensorcelants. Essence charnelle de ce *Chroma*, autant qu'atout charme et choc, ils transcendent ce show « queer » et polychromatique, cet ovni sublime. Un moment unique, une expérience immersive à ne rater sous aucun prétexte ! **Olivier Fregaville-Gratian d'Amore. Le 01 février 2020.**



L'ART-VUES

« Chroma », un spectacle hybride en hommage à Jarman à découvrir à l'Archipel à Perpignan

Derek Jarman, un artiste anglais aux talents multiples voyait la vie en couleurs, d'après ce qu'il écrit dans son roman Chroma. Bruno Gelin à qui on doit, entre autres Mes jambes si vous saviez quelle fumée, créé en 2004, repris tous les 10 ans, a adapté l'ouvrage, et de quelle manière.

Son Chroma est un modèle de spectacle hybride : théâtre, danse, chant, musique et lumière, unis, mêlés étroitement pour rendre hommage à Jarman. Par petites touches, tel un peintre, le metteur en scène donne vie aux couleurs. A chacune est attribuée un mouvement, un symbole. Le noir et le blanc sont invités à entrer dans la danse. Noir et blanc comme la mort promise à l'artiste atteint du sida.

Olivier Normand incarne Jarman, c'est un comédien étourdissant, il danse, il chante, sa tessiture va jusqu'aux intonations de castra, il évoque son amour pour l'agriculture, celui pour l'Aurige de Delphes et sa maladie avec simplicité

dans une scène magnifique à l'opéra.

Ces tableaux en solo sont entrecoupés d'images et de sons, jusqu'au final qui montre la comédienne, dans une longue robe à crinoline, dansant comme un derviche tourneur jusqu'à ce que l'âme de Jarman tutoie les étoiles. Un spectacle qui séduit autant les amateurs de musiques actuelles que les autres. On ne peut qu'adhérer. **Par l'Art-vues. Le 29 juin 2018.**



KOMITED

« **Chroma** », d'après **Derek Jarman** : une extraordinaire explosion de couleurs, de corps et de sons

Adaptation d'un texte du cinéaste britannique Derek Jarman mort du sida en 1994, Chroma, mis en scène par Bruno Geslin, est une extraordinaire explosion de couleurs, de corps et de sons autant qu'une célébration de la vie et du combat.

Tout commence par un jeune homme en slip blanc, seul sur le plateau nu. Il bouge au rythme des BPM, il danse, il tente de donner corps aux couleurs dont les noms explosent derrière lui. Le blanc, le rouge, le vert, le bleu, le noir... À chaque fois, il invente des mouvements, des postures, des déhanchés pour dire ce qu'elles évoquent, ce qu'elles provoquent en lui, en nous.

Avec cette scène inaugurale, ce fascinant chromatic show porté par l'incandescent Nicolas Fayol, Bruno Geslin, auteur et metteur en scène de ce Chroma hors normes, pose d'emblée le cadre de l'heure et demie qui nous attend et dont on sortira, on le sait dès cette amorce, éblouis. Un spectacle total, dans lequel il est impossible de dissocier le son et la lumière, la couleur et le corps, la puissance et la fragilité, et pour tout dire, la vie et la mort.

Foisonnement multisensoriel

Adapté du dernier ouvrage de Derek Jarman, Chroma, avec son foisonnement multisensoriel, est ainsi une résurrection de cet artiste protéiforme, cinéaste des marges, peintre, plasticien, jardinier en territoire hostile, activiste pédé et queer, mort du sida en 1994. Lorsqu'il écrit ce livre qu'il définit comme une « autobiographie par la couleur » — et lorsqu'il filme l'écran uniformément bleu de Blue, son incroyable dernier film qui en est le prolongement —, Jarman est en train de perdre la vue à cause de la maladie qui l'emportera quelques mois plus tard.

Chroma est ainsi un texte à vif, poétique et politique, libre et ravageur, comme l'humour dont Jarman ne cesse de faire preuve. Ce qu'en font Bruno Geslin, Nicolas Fayol et Olivier Normand — acteur-chanteur-danseur qui incarne Jarman avec une élégance folle — est de la même eau : sexy et drôle, puissant et doux, beau et en colère, l'aplomb physique des interprètes faisant résonner avec éclat les mots, les phrases, les fulgurances de l'artiste si vivant mais en train de mourir qu'était Jarman.

Échos aux films et aux luttes

Tout y est de ce qui constitue son parcours et son œuvre, et celles et ceux qui connaissent un peu Jarman reconnaîtront au fil des tableaux

des échos aux films et aux luttes de celui qui homoérotisa comme jamais Saint Sébastien (Sebastiane, son premier film, en 1976) ; qui combattit le thatchérisme ; qui signa le film punk par excellence (Jubilee) ; qui expérimenta toutes les potentialités du Super8 ou de la vidéo dans ses films les plus personnels ; qui fut une des premières personnalités britanniques à parler de sa séropositivité et décrivit sans jamais s'apitoyer son quotidien de malade dans son journal ; qui rendit au Caravage, à Shakespeare, à Benjamin Britten, à Wittgenstein... la part d'homosexualité que l'histoire officielle leur avait tant et tant dénié.

Et qui créa dans le sud de l'Angleterre un incroyable jardin coincé entre la mer et une centrale nucléaire, jardin de galets, de bois, de fer, planté sur une lande où rien n'aurait dû pousser et où il fit jaillir la vie, comme une métaphore de son propre combat, de son incroyable force de résistance.

Chroma cristallise tout cela, et c'est déjà énorme. Mais Bruno Geslin et ses acolytes font bien autre chose que rendre hommage à Derek Jarman, bien mieux que célébrer cette personnalité et cette œuvre exceptionnelles — et si méconnues en France ! Chroma est une prolongation du travail de Jarman, une affirmation du caractère si moderne, si contemporain des problématiques, des thèmes et des engagements du cinéaste-poète-militant.

Chroma ne porte pas une nostalgie : c'est un spectacle terriblement d'aujourd'hui, gorgé de la mémoire vive et agissante d'un homme qui ne se résigna jamais. À rien.

La beauté est partout sur la scène de Chroma. Dans les corps dressés, dans la voix aérienne d'Olivier Normand, dans les projections vidéo qui scandent les divers épisodes de ce récit fractionné, dans les écrits de Jarman consacrés aux couleurs, aux fleurs, aux traitements, au désir, ces textes qu'on entend et qu'on lit.

Cette beauté qui nous éclabousse est aussi dans la manière dont Chroma, par l'alchimie miraculeuse de sa forme et de son fond, nous transporte, nous fait vibrer, nous bouleverse, nous enthousiasme. On touche par instants au sublime, et ce n'est pas fréquent au théâtre. Bruno Geslin, qui n'aime rien tant que les artistes singuliers — il a consacré des spectacles à Pierre Molinier, JG Ballard ou Rainer Werner Fassbinder —, prépare désormais une adaptation de la pièce Edward II de Christopher Marlowe, cette pièce élisabéthaine consacrée à un roi homosexuel, détrôné et tué pour n'avoir pas renié sa passion pour son favori, cette pièce qui inspira à Derek Jarman un de ses plus beaux films en 1992. Autant dire que le lien ancien, profond, fondamental et puissant qui unit le metteur en scène et Jarman n'a pas fini de nous étourdir. **Didier Roth-Bettoni. Le 31 janvier 2020.**



LA GAZETTE DE NÎMES

La vie en couleurs

Une ode à la vie par la couleur. Le metteur en scène installé à Nîmes, Bruno Geslin, s'empare de "Chroma", l'ultime ouvrage de Derek Jarman (1942-1994), artiste anglais des années 1970 et 1980. Une autobiographie par la couleur rédigée alors qu'il perdait progressivement la vue à cause du Sida qui le touchait.

"Souvenir de jeunesse, découverte de l'art, de la musique underground et punk de Londres... c'est toute sa vie qu'il raconte grâce aux couleurs, raconte Bruno Geslin, mais attention, c'est un livre en forme de résistance qui célèbre la vie. Ce n'est pas un texte sinistre qui fait dans la pathos."

The Smiths. Pour mettre en scène cet ouvrage, Bruno Geslin a, comme à son habitude, imaginé une pièce aux formes multiples. Danse, musique, théâtre, projections font vivre sur scène l'univers de Jarman. Pour cette création, le metteur en scène, avec le danseur Nicolas Fayol, imagine une danse originale baptisée "la Color dance". Une chorégraphie qui rend hommage à cette génération underground des années 80. Il faut dire que Derek Jarman était lui aussi un touche-à-tout.

Écrivain, photographe, réalisateur, il fait également des clips vidéos pour des chanteurs et des groupes britanniques, comme Marianne Faithfull, Pet Shop Boys, Marc Almond, The Smiths ou Suede.

La musique est donc très présente dans cette pièce. *"Elle a été créée par deux musiciens venant du groupe pop-rock Coming Soon, confirme Bruno Geslin, cette pièce est un portrait en creux de cette jeune génération d'artistes fauchée par la maladie dans les années 80, mais qui a continué à vivre de manière intense et qui a continué de créer."*

"Chroma" nous plonge également dans l'intimité de l'artiste anglais avec des références à son travail de jardinier effectué dans sa maison de Prospect Cottage dans le Kent, au sud-est de l'Angleterre. Un jardin fantasmagorique à l'image de Jarman qui est encore visité par ses admirateurs.

La compagnie **La Grande Mêlée**
est conventionnée par la DRAC
Occitanie - Ministère de la Culture
et la Région Occitanie / Pyrénées
- Méditerranée et subventionnée
par la ville de Nîmes.

**LA
GRANDE
MELEE**

CONTACTS COMPAGNIE

PRODUCTION - **Dounia Jurisic**
prod@lagrandemelee.com – 06 95 17 70 00

DIFFUSION / TOURNÉES - **Emmanuelle Ossena**
e.ossena@epoc-productions.net – EPOC Productions - 06 03 47 45 51

ASSISTANAT - **Guillaume Celly**
lagrandemelee20@gmail.com – 06 09 91 29 09



Facebook



Vimeo



Youtube

www.lagrandemelee.com